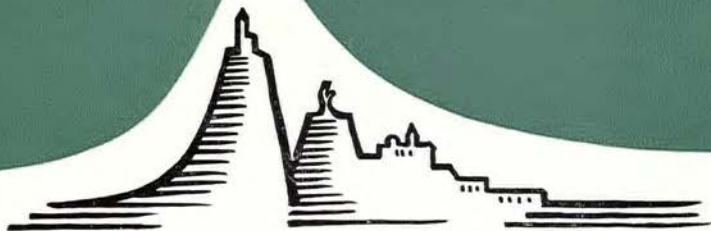


J.

Pierre MÉDAILLE...

10

Qui est-ce



IMPRIMI POTEST :

Tolosæ, die 19 aprilis 1963.

JEAN BRU, s. j.

IMPRIMATUR :

Le Puy, le 15 mai 1963.

J. FAURIE,

*vic. gen.*

# Jean-Pierre MÉDAILLE...

## Qui est-ce ?

Ceinturée de remparts crénelés, flanquée de tours, la moyenâgeuse cité de Carcassonne se campe fièrement sur la route de Narbonne à Toulouse.

Elle évoque quelque chose de la Jérusalem du Psalmiste « où tout se tient ensemble », et paraît si plaisante à l'œil que les bonnes gens de jadis ne souhaitaient pas mourir, si l'on en croit la chanson, avant d'avoir vu Carcassonne...

*Un garçon  
comme les autres.*

C'est dans cette bonne ville qu'un matin d'octobre 1610, Philippe d'Estevenel, dame de Maître Jean Médaille, « conseiller du Roy et son avocat au siège présidial de Carcassonne », mit au monde un petit Jean-Pierre. Et tout le monde le trouva bien mignon.

Ce fut l'aîné de deux frères, Jean-Paul et Jean. Dans la famille, on avait de la dévotion pour « le disciple bien aimé ».

Portant de si beaux noms, les trois frères ne pouvaient pas ne pas bien s'entendre, du moins habituellement. Et quelle chance, pensez-vous ; le trio pouvait organiser de vraies parties de jeu... Hélas non, Jean-Pierre précédait de huit ans son cadet et de dix le benjamin. La toupie pour lui avait perdu ses charmes quand le cadet en découvrait le passionnant intérêt... Et l'aîné dut grandir un peu seul.

Il y eut des étés, il y eut des hivers, et advint le temps où, comme tout garçon bien élevé de l'époque, notre Jean-Pierre dut passer sous la férule des pédagogues et étudier « Rosa, la Rose ».

Justement, en 1623 les Pères Jésuites furent appelés à Carcassonne, pour enseigner le latin bien sûr, mais pour former surtout aux saines idées et bonnes mœurs les escoliers du Languedoc, que ne guettaient pas seulement les colporteurs de la religion réformée.

Notre jeune garçon fut-il un bon élève ? Nous pouvons l'affirmer avec vraisemblance. Point ne fut besoin de lui relire les gémissements tardifs de cet inquiétant Villon, que tout papa consciencieux ne manque pas de faire entendre — en termes analogues — à sa progéniture récalcitrante devant devoirs et leçons :

« Hé Dieu ! si j'eusse étudié  
au temps de ma jeunesse folle  
et a bonnes meurs dédié,  
j'eusse maison et couche molle !...  
Mais quoy ! je fuyoie l'escolle  
comme fait le mauvais enfant...  
En escripvant cette parolle,  
à peu que le cuer ne me fent... ! »

Rien ne s'improvise. Il dut manifester sur les bancs du Collège qualités et talents que ses Supérieurs souligneront plus tard : « Intelligence excellente, remarquable, pénétrante », « dépassant la moyenne en tout ».

Par ailleurs, ses maitres — cela arrive quelquefois — ne lui déplurent pas trop, nous allons le voir.

### *A la croisée des chemins.*

Quel âge avez-vous ?...  
16 ans ?... Ne vous êtes-vous  
jamais surpris à rêver d'ave-  
nir ? à vous demander :

« De quoi demain sera-t-il  
fait ? »

Cette inévitable et parfois lancinante question, Jean-Pierre se l'est aussi posée. Serait-il comme son père, avocat ? défenseur de la veuve et de l'orphelin ou des intérêts du Roi ?...



Quel mystère qu'une vocation ! Quand Dieu appelle, tout devient indice et met sur la voie.

Ce fut l'idéal de ses maîtres qui l'attira.

Leur Ordre, en ces temps d'ébullition d'idées et de bataille, laissait peu de gens totalement indifférents ; les uns les portaient aux nues, d'autres les envoyaient à tous les diables... Jean-Pierre, lui, les voyait face aux adversaires de l'Eglise, décidés, cohérents, fermes. Comme une citadelle. Comme la Jérusalem « où tout se tient ensemble ». Comme les remparts de sa ville natale.

Cette cohésion lui plut. Il pria Dieu. Il ne se contenta pas de regarder ses maîtres, il leur posa des questions, et conclut. A la Saint-Ignace de 1626, il demanda à ses parents de le laisser rejoindre en septembre, à Toulouse, les novices de la Compagnie de Jésus.

Aujourd'hui bien sûr, si ce « malheur » arrivait, nos parents — et ce ne sont pas de trop mauvais paroissiens — se montreraient plus précautionneux que les anciens. « Halte-là, mon ami ! Tu n'as pas 17 ans ! » Ils feraient patienter cette jeunesse trop pressée, et n'auraient pas scrupule de la mettre à l'épreuve du temps et de la vie, voire de l'exposer — Oh, un peu seulement ! — dans de menues aventures que le diable considère sans déplaisir.

Penser que Phelippe d'Estevenel n'ait pas eu le cœur gros à l'annonce de la séparation serait contre

toute vraisemblance, mais, par ailleurs, ce Dieu qui promet le centuple au fils qui quitte père et mère pour son service, ne laisse-t-il pas espérer, à ceux et celles qui restent à la maison, un acompte?...

Allons jusqu'au bout. L'avocat du Roy était-il si mécontent de voir son aîné rejoindre la milice de saint Ignace de Loyola, déjà illustrée par saint François-Xavier et saint Louis de Gonzague?...

On était chrétien en ce temps-là.

## *A l'école de Jésus-Christ.*

Le jeune Médaille a quitté sa ville natale pour « la ville rose », Toulouse. Il y aborde les épreuves du noviciat dans une maison que l'on voit encore, près des quais de la Garonne, entre la rue des Peyrouliers et l'Eglise des Jacobins.

C'est une maison un peu impressionnante qu'un noviciat.

Le jeune homme doit s'adapter à un genre de vie qu'il a choisi bien sûr, mais qu'il n'a pas à construire. Il doit entreprendre « le combat spirituel » contre ce que l'Apôtre saint Paul appelle « le vieil homme ». Ce mot lu dans les livres peut ne pas manquer de pittoresque, la réalité donne à réfléchir... On n'entre pas évidemment dans cette maison pour y jouer seulement à la pétanque...

Comme sur cette époque notre novice ne nous a pas laissé de journal spirituel, vous pouvez à votre gré l'imaginer ou « s'exerçant » laborieusement et non moins laborieusement « exercé », ou au contraire menant paisiblement une vie sans histoire, comme celle des peuples heureux.

Sans imagination il trouva dans la vie religieuse ce qu'il était venu chercher, Jésus-Christ.

La période suivante qui fut occupée par de longues études littéraires, philosophiques, théologiques, ne présente pour vous aucun intérêt, sauf une sérieuse interruption des cours — chose généralement appréciée des étudiants — mais cette fois ce fut sans joie particulière qu'on dût faire « sauter » un semestre. « Un mal qui répand la terreur »,... la peste infestait Toulouse et ses environs, et les jeunes furent précipitamment éloignés des rives de la Garonne.

Mais il y a un temps pour tout, même pour la peste. Et notre scolastique reprit, d'ailleurs sans ennui, ses études sous le ciel toulousain rasséréné.

*En bonne  
compagnie.* Il faut noter une bonne chance qu'il eut pendant son séjour à Toulouse, et qui n'échoit pas à tout le monde : il vécut sous le même toit et à la même table que deux futurs Saints, l'un plus âgé que lui et qu'il accompagna durant l'exode au temps de la



peste, François Régis, le futur Apôtre du Velay et du Vivarais, l'autre de trois ans plus jeune, Noël Chabanel, de Saugues (Haute-Loire actuelle) qui mourra martyr au Canada sous la hache d'un Huron apostat.

Etaient-ils déjà des Saints canonisables quand Médaille les rencontra ? Nous n'en savons rien, mais ce qui est sûr, c'est qu'ils n'ont pas perdu de temps, Dieu aidant, pour le devenir : Saint François Régis est mort à 43 ans, saint Noël Chabanel à 36.

*Au service  
des autres.*

Le Père Médaille en 1637 eut la joie d'être ordonné prêtre. Prêtre, on l'est pour les autres, et ce fut au service des écoliers qu'il fut d'abord affecté. Les Collèges des Jésuites étaient nombreux. Il connut celui de Montauban, de Saint-Flour, d'Aurillac, et y mena une existence toute donnée au bien matériel, intellectuel et spirituel de ce petit monde bien gentil, mais exigeant, pas toujours commode, pas toujours raisonnable, pas toujours reconnaissant. Mais n'est-ce pas la loi de la vie : l'amour descend, disent les sages, il ne remonte pas ou guère.

En 1650, il fut définitivement consacré aux missions paroissiales en ville et à la campagne, et s'y dépensa dix-neuf ans durant, dans les diocèses du Puy, de Saint-Flour, de Clermont.

Il avait une façon à lui de parler, de confesser, de prêcher. On s'apercevait de son passage : ici et là les bonnes gens l'appelaient « le Saint », « l'Apôtre ». Quant à ses Supérieurs... on a retrouvé à Rome, dans de vieux registres, les appréciations qu'ils envoyaient à son insu, cela va sans dire, au Père Général. On y lit : « Ce Père dépasse la moyenne pour les choses spirituelles. » « Il a un grand talent pour enseigner, prêcher, donner des missions, pour instruire et diriger les âmes. »

Le Père Médaille n'était pas un homme banal.

### *Le fondateur de "Saint-Joseph".*

Qu'il fût apte à  
« diriger les âmes »,  
on va en avoir la  
preuve.

Un jour — c'était vers 1647 ou 1648, le Père avait 38 ans — il lui vint la pensée, sûrement une inspiration du Ciel, de réunir quelques personnes qui recouraient à sa direction. C'étaient des âmes de bonne volonté, aimant Dieu et désireuses de se consacrer, en ces temps de discorde et de misère, à tous les malchanceux. Turba magna !

Les mois passèrent. L'idée prit corps : « ...et si le petit groupe se transformait en communauté de religieuses non cloîtrées et actives comme les pre-

mières Visitandines !... » il faut savoir qu'autrefois il n'y avait pas de religieuse qui ne fût cloîtrée.

Monseigneur de Maupas, l'Evêque du Puy, mis au courant, s'intéressa au « petit dessein », comme l'appelait le Père Médaille. Il prit avec joie sous sa protection — il avait aussi son dessein — les six candidates qui lui étaient présentées, et leur confia sur le champ l'Hôpital de la rue Montferrant, un quartier du Puy, avec le soin des orphelines.

Cela se fit officiellement un 15 octobre 1650, — simple cérémonie entre le débarbouillage des petites, et les multiples occupations du ménage, — journée mémorable : la « Congrégation de Saint-Joseph » était née.

Que reste-t-il de cette chapelle où Monseigneur de Maupas a donné un statut canonique aux Filles du Père Médaille ? Mais que reste-t-il de l'Hôpital ?... « Etiam periere ruinae ! Les ruines même ont péri. » Pas tout à fait cependant ; il subsiste un réduit vétuste et vénérable — que nous irons visiter, bien entendu, lors de notre futur pèlerinage à Notre-Dame du Puy — la cuisine !

Mieux que les pierres de ces lieux occupés aujourd'hui par la Maison-Mère, les noms des premières Sœurs de Saint-Joseph ont été conservés : Françoise Eyraud, une maîtresse femme qui saura conduire sa communauté, Claua Chastel, Marguerite Burdier,



Anna Chalayer, Anna Vey, Anna Brun, presque toutes du diocèse du Puy.

Trois ANNA ! C'était sûrement un heureux présage — « Anna », comme chacun sait, en hébreu, veut dire « Grâce » — présage des grâces que Dieu s'apprêtait à répandre dans son Eglise par ces saintes femmes.

Les fondements posés, il fallait maintenant assurer l'avenir. Le Père Médaille s'y employa en dressant des Constitutions. Elles sont humaines et exigeantes, orientant vers le Ciel, mais sans oublier la terre des pauvres hommes. On en résumerait assez bien le contenu dans cette sentence qui revient plusieurs fois sous sa plume : « Rien à moi. Tout à Dieu et au cher prochain. » Qui dit mieux ?

Devant l'éventail des tâches proposées au zèle des premières Sœurs on reste stupéfait : non seulement le soin des orphelines, mais celui des malades à domicile, des prisonniers, la conversion des filles perdues, l'éducation des petites filles, et aussi de celles qui ne le sont plus et « qui commencent à fréquenter le monde », pour leur rappeler la crainte de Dieu, la modestie et autres vertus, bien utiles autrefois, et encore un peu aujourd'hui.

Pour l'admission des prétendantes le Père était sévère. Il fallait montrer patte blanche. Comme aujourd'hui, dira-t-on ! Oui, mais il y a la manière. Quelle Supérieure, à notre époque où pourtant



l'amour des responsabilités est apprécié, se préoccuperait de ce souhait des premières Constitutions : « S'il se pouvait, il serait à propos qu'on ne reçut aucune fille qui n'eut les qualités propres pour être la Supérieure de toute la Communauté. » Voilà qui donne à réfléchir.

Ne fallait-il pas « la porte étroite », pour écarter les tièdes, les banales, les trop pâles : la Congrégation ne voulait pas seulement réintroduire dans une société divisée et meurtrie le « Cor unum et anima una » des premiers Chrétiens, mais osait se proposer comme idéal : devenir « la Congrégation du plus grand amour de Dieu ».

Un peu d'héroïsme n'est pas pour déplaire à la jeune fille de tous les temps.

*leur donna-t-il  
une spiritualité ?*

Assurément, celle  
de l'Evangile.  
Mais comme on  
peut entreprendre  
cette lecture par des  
biais différents, on comprendra qu'il puisse y avoir  
différentes spiritualités.

Celle du Père Médaille a quelque chose d'original : il rattache les vertus qu'il juge indispensables, chacune à une des Personnes de la Sainte Trinité, ainsi qu'à Jésus, Marie, Joseph, les trois que Pie XII appelle « la Trinité de la terre ».

Seriez-vous curieuse d'en connaître quelques détails ?

1. — Nous commençons par DIEU LE PÈRE, dont Jésus a dit : « Soyez parfaits comme votre Père Céleste est parfait. » Nous nous offrons donc à Lui, promettant de tendre de notre mieux, à notre manière, et avec la grâce de Dieu, à une grande, à la plus grande *perfection* en toutes choses.

2. — Le moyen de nous orienter efficacement vers cet idéal Anapurna ? N'hésitons pas : c'est *l'humilité*. Plus on veut bâtir haut, plus profond doit être le fondement. Nous nous offrons donc à DIEU LE FILS, dont l'Épître du Dimanche des Rameaux nous redit « l'anéantissement ».

3. — Mais comment entreprendre cette divine aventure, sans souffle intérieur, sans « l'Esprit qui est tout amour », sans DIEU LE SAINT-ESPRIT ?... Aussi nous offrons-nous à Lui pour devenir nous-mêmes « *tout amour* ».

Ces trois premiers points organisent  
NOTRE ORIENTATION vers Dieu, notre  
objectif essentiel, mais nous n'oublions pas  
« le cher PROCHAIN ».

4. — Quand il est question du salut de nos frères, pouvons-nous oublier Celui dont le nom

signifie précisément : « Celui qui sauve », JÉSUS...? La Religieuse active se tourne donc vers Lui et proteste de tout son cœur ne vouloir plus que « vivre, travailler infatigablement et mourir. Comme Lui. Pour les âmes. »

Que chercher de plus ? NOUS voici orientés vers LA TRINITÉ, mais en tenant LES AUTRES par la main... N'est-ce pas là l'essentiel de la perfection chrétienne ?

En effet. Mais pour nous en faciliter l'exercice, pour y introduire un certain « fini », le Père Médaille attire encore l'attention, après Jésus, sur sa Mère et sur saint Joseph de la façon suivante :

5. — Dans notre élan vers Dieu, la VIERGE MARIE nous apprend la *docilité* aux inspirations de la grâce, la malléabilité au souffle de l'Esprit de Dieu.

6. — Et dans nos relations fraternelles et sociales une vertu rare nous est proposée : la *cordiale charité*, « quelque peu semblable », précise le Père Médaille, sans illusion, à celle que SAINT JOSEPH manifestait dans l'intimité de la Vierge Mère et de son mystérieux Enfant.

Et voilà en ces six vertus — rattachée chacune à une Personne aimée, à QUEL-

QU'UN, — le Programme exigeant et attrayant, le *Code de perfection* de la Religieuse de Saint-Joseph.

### *Les derniers travaux*

et la petite Communauté, sous la protection paternelle de l'Evêque du Puy, vola désormais de ses propres ailes. Quant au Père, il reprit sa marche de missionnaire, prêchant, catéchisant, confessant.

Son zèle lui fit encore trouver le moyen de publier en 1657 un petit livre spirituel qui fit son chemin, puisqu'il parvint jusqu'à la Reine-Mère, Anne d'Autriche, à qui, paraît-il, il ne déplut pas. Il l'appela d'un nom en vogue au XVII<sup>e</sup> siècle, « *Maximes* ». Elles sont moins littéraires et moins mordantes que celles de La Rochefoucauld qui paraîtront huit ans plus tard, mais, on le devine, plus spirituelles. En voici une :

*« Ayez toujours bonne opinion des autres ;  
parlez toujours d'eux en bonne part.  
Couvrez du mieux qu'il vous sera possible,  
le mal que vous pourriez remarquer en eux.  
Obligez sans cesse tout le monde,  
et ne désobligez personne. »*



Il y en a de plus corsées, mais celle-ci est à la portée de tout le monde et vous pouvez la pratiquer tout de suite et sans danger.

### *Retour à la maison.*

Ayant enfin accompli ce pourquoi Dieu l'avait mis au monde, le Père Médaille alla tout simplement mourir au Collège de Billom en Auvergne, le 30 décembre 1669.

Il avait cinquante-neuf ans.

### *Vers l'avenir.*

Le Père est mort. Ses Filles vivent. De par le monde, dans les deux Amériques, l'Inde, l'Australie, l'Afrique, Madagascar, comme au Danemark, en Suède, en Italie ou en France, on les trouve s'efforçant de travailler dans un esprit d'« humilité et de charité ».

Avec confusion, elles se tournent vers le passé, le temps des premières ferveurs, vers les pionnières du Puy.

Elles ne se glorifient pas d'être aujourd'hui 35 000. Qualité prime quantité, elles le savent. Et on ne leur apprendra pas qu'il n'y a qu'une tristesse au monde, celle de n'être pas des saintes. Mais le sentir n'est-ce pas une preuve que l'on est déjà engagé dans le chemin ?...

Avec sérénité et confiance aussi elles regardent l'avenir. Pressants sont les appels de ceux et de celles « qui sont loin », idéologiquement autant que géographiquement. A leur manière, à leur mesure elles veulent rester soucieuses d'y répondre.

Plus profond, plus pressant un autre appel se fait entendre au fond de leur cœur, la voix de Celui qui se tient à la porte et qui frappe : « Si quelqu'un entend ma voix et ouvre, j'entre et nous soupçons en tête à tête. »

*Appel du large, appel des cîmes.  
Appel des âmes, appel de Dieu.*

Tant que « la haute vertu » gardera de l'attrait pour les Filles du Père Médaille, leur Congrégation, protégée par saint Joseph à la « cordiale charité », subsistera.

*Comme la citadelle aux remparts crénelés.  
Comme Jérusalem « où tout se tient ensemble ».*

M. N.

\* Le cul-de-lampe qui illustre la dernière page de la couverture représente l'itinéraire du Père Médaille né à Carcassonne, mort à Billom.

